

**SILVIA
AVALLONE**
Cœur noir

LIANA LEVI



piccolo



Dans les hauteurs d'un petit village de montagne vient s'installer un jour d'automne Emilia. Par la fenêtre de la maison d'en face, Bruno, le maître d'école, l'épie, bien résolu à défendre son espace de tranquillité. La jeune femme finit pourtant par entrer dans sa vie, tout en ne dévoilant rien d'elle-même. Pourquoi est-elle là? A-t-elle quelque chose à cacher? Et lui, pourquoi n'a-t-il jamais quitté ce hameau perdu? Chacun devine chez l'autre un abîme pareil au sien mais rien ne semble pouvoir faire tomber les masques. Le village de Sassaia est leur refuge, la seule solution pour échapper au passé. Et pour bâtir un avenir auquel tous deux ont cessé de croire.

SILVIA AVALLONE est née en 1984 à Biella, dans les Alpes italiennes, et vit à Bologne. *D'acier* (2011), son premier roman, la propulse très jeune au premier plan de la scène littéraire italienne et internationale. Suivent *Le Lynx*, *Marina Bellezza*, *La Vie parfaite* et *Une amitié*. Avec *Cœur noir*, roman de la maturité, elle s'impose comme une des voix les plus puissantes de la littérature contemporaine.

Silvia Avallone

Cœur noir

*Traduit de l'italien
par Lise Chapuis*

LIANA LEVI  *piccolo*

À Gio, mon mari.

*Du silence, partout. Dans les bourrasques
Rien que le bruit léger des feuilles qui tombent
Là-bas dans les jardins et les vergers.
C'est l'été, mais un été froid, celui des morts.*

Giovanni Pascoli, *Novembre (Myricae)*
(Bonneyfoy traduce Pascoli, a cura di Chiara Elefante,
Mobydick, 2012, p. 31)

*La réalité exige
Qu'on en parle également
La vie suit son cours.*

Wisława Szymborska, *La réalité exige*
(Wisława Szymborska, *De la mort sans exagérer*,
traduit du polonais par Piotr Kaminski,
Fayard, 1996, p. 118)

PREMIÈRE PARTIE

Deux solitudes

I

Le lundi de novembre où Emilia et son père s'engagèrent sur le sentier appelé Stra'dal Forche et montèrent à travers le bois de châtaigniers qui sépare Sassaia du reste du monde, c'était le jour des morts.

Riccardo persistait à penser que ce genre d'endroit – un minuscule hameau isolé – n'était pas ce qu'il fallait pour entamer une nouvelle vie : en tout cas pas pour sa fille, pas après tout ce qu'elle avait traversé, et encore moins seule. Mais Emilia avançait d'un bon pas, résolue.

Par ailleurs le ciel était d'un bleu aveuglant, ce matin-là. L'air, parfaitement lavé par la pluie de la nuit précédente, laissait apparaître jusqu'aux détails les plus lointains, et il y avait une telle lumière posée sur les choses : on aurait dit que personne ne pouvait jamais mourir, aucune histoire prendre fin, sur cette crête intacte de terre.

En réalité, tout avait déjà pris fin depuis un bon moment. Des abris pour le bétail en ruine, une chapelle votive où restait une Vierge Noire défigurée par les intempéries : père et fille faisaient semblant de ne pas remarquer ces épaves le long du chemin. Ils transpiraient et ne se parlaient pas. Ils avaient attendu ce moment pendant tant d'années qu'ils craignaient maintenant, en prononçant un mot, de l'anéantir. Le sentier muletier était recouvert d'une épaisse couche de feuilles mouillées et leurs pas aussi étaient muets. Seuls leurs cœurs faisaient

un bruit assourdissant. Tous les deux, ils les écoutaient qui cognaient, à cause de la fatigue, de l'émotion, de la peur, amplifiés par le silence tapi partout, entre les racines, entre les branches : vivant.

De temps à autre, ils posaient leurs valises pour reprendre haleine. Leurs poumons n'étaient plus habitués à la montagne : gens de la plaine, ils l'avaient fréquentée seulement durant les vacances, bien longtemps auparavant. Ils avaient des élancements dans les jambes, dans le dos, mais pour monter à Sassaia, il n'y avait pas d'autre chemin : pas un seul tronçon goudronné ou de terre battue, ou même vaguement carrossable. Il leur avait fallu laisser la voiture à Alma, dernier avant-poste de la civilisation et continuer à pied, comme dans les années cinquante. Et vu que personne, soixante ans plus tard – à de rares exceptions près –, n'aurait accepté de traverser un bois à pied pour aller acheter du lait ou un paquet de cigarettes, ils croisèrent en tout et pour tout quelques pies, un écureuil, mais d'humains, pas même l'ombre.

Ce qui occupait leur esprit, à ce moment-là, c'était la maison, l'état dans lequel ils allaient la trouver. Riccardo avait, quelques semaines plus tôt, envoyé en éclaireur un lointain parent, une personne discrète, qui avait signalé certains de ces dégâts qu'on découvre au dernier moment. Le chauffe-eau était vieux, les tuyaux aussi, et il n'était pas sûr qu'ils résisteraient aux gelées. Plusieurs volets étaient mal en point, les courants d'air risquaient de diminuer la chaleur du poêle et, pour finir, l'installation électrique avait en divers endroits été mise à mal par les souris.

Comme on pouvait s'y attendre, Emilia n'avait pas voulu repousser le déménagement. Elle avait affirmé qu'elle allait se débrouiller, elle s'en occuperait elle-même. Aldo, le parent discret, avait fait ce qu'il avait pu

en vue de leur arrivée : donné un coup de propre, remplacé certains câbles, rebouché quelques fissures. Mais il avait dit clairement que le plus gros du travail devait être fait par un électricien, un bon, disposé à grimper là-haut. Alors maintenant, la perspective d'allumer des bougies dans l'obscurité totale, l'obscurité d'un village sans réverbères, les angoissait un peu tous les deux.

À mi-chemin, ils s'assirent sur de grandes pierres qui semblaient mises là exprès pour qu'on s'y repose. Le soleil de midi transperçait de lumière jusqu'aux branches les plus basses, enflammait les dernières feuilles encore accrochées et tombait droit sur les châtaignes à terre, les faisant briller comme des perles.

« Si tu te dépêches, tu pourrais en ramasser une dizaine de kilos, lui dit son père en les montrant du doigt, et tu aurais de quoi survivre pendant des semaines. » Puis il ajouta, ironique : « Tu pourrais te débrouiller, même quand, cet hiver, comme c'est probable, le sentier sera enfoui sous la neige. »

Emilia allongea le pas, tâta du bout de sa ranger une bogue trempée d'eau sans répondre à cette provocation.

« Tante Iole, poursuivit Riccardo en hochant la tête, il n'y a jamais eu moyen de la convaincre que le pain était meilleur que les châtaignes. Une vraie *valëtta*. Tu te rappelles? »

Bien sûr qu'elle se rappelait, mais elle ne voulait pas. Le point faible d'Emilia, pour reprendre un sujet important, c'étaient les morts. Et justement, tante Iole était morte. Peu de mois après « l'événement ». « De chagrin », avait-on dit.

Elle se demanda comment elle allait pouvoir, *concrètement*, habiter une maison qui avait appartenu à une personne à laquelle elle ne voulait pas penser, au milieu

de tous ses meubles, ses nappes, ses bibelots. Et parcourir deux fois par jour ce sentier muletier qui, dans ses souvenirs, était le joyeux chemin sur lequel elle gambadait enfant mais qui s'était entre-temps transformé en un raidillon à vous faire éclater les poumons. Monter et descendre, en été comme en hiver. Pour faire les courses, pour chercher du travail et, si elle en trouvait, pour le garder. Elle comprit que les désirs, quand on les réalise, on les trahit aussi.

« Tu vas t'y habituer, la rassura son père qui lisait dans ses pensées, tu vas te retrouver avec des mollets gros comme ça, dit-il en éclatant de rire. Et si au contraire tu comprends que c'est une folie, comme tout le monde te l'a répété, je reviendrai te chercher. Demain même.

– Pas besoin.

– Changer d'idée n'est pas synonyme de faiblesse.

– Ça c'est toi qui le dis, répliqua sèchement Emilia.

Et puis, de toute façon, je sais purger un tuyau, passer un coup de peinture. Même en menuiserie, je me débrouillais : je pourrais me fabriquer une luge pour l'hiver. »

Elle arbora le petit sourire de défi qu'elle avait attrapé dans cet endroit où elle avait appris à raboter, à scier, à mentir dans les règles de l'art et à tracer en couleur, d'un seul coup de pinceau, le profil parfait d'un paysage.

« Sans plaisanter, poursuivit Riccardo irrité, la neige m'inquiète. Et quand tu resteras bloquée, avec ton portable qui capte une fois sur deux ? Aldo dit que ça marche, dans un seul endroit de la cuisine, mais je veux vérifier... Qu'est-ce que tu feras, s'il ne capte pas ? Tu appelleras l'hélicoptère des gardes forestiers en faisant des signaux de fumée ? »

Emilia soupira. « Papa, jusqu'à avant-hier, je vivais sans téléphone portable. »

Les châtaigniers étaient pleins de bogues que personne n'allait ramasser. Au-dessus des arbres, on voyait pointer des roches nues, des bois à perte de vue et, éparpillés là au milieu, enveloppés d'une ombre obscure ou frappés d'une lumière froide, neuf ou dix paquets de maisons dont le plus petit était Sassaia.

Père et fille les regardèrent, sans dire un mot. Puis Riccardo se tourna vers Emilia avec une intensité qui était peut-être un espoir. Et elle retrouva sur son visage marqué par les chagrins mais encore beau, encore jeune à cinquante-neuf ans, un souvenir perdu, l'expression de confiance qu'elle lui avait vue lors de son premier jour à l'école primaire Collodi, quand il lui avait tenu la main jusqu'à la porte. Des enfants accompagnés par leur père, il n'y en avait pas d'autres, et pour elle aussi c'était une nouveauté totale, parce que papa travaillait tout le temps, voyageait même le week-end. Pourtant – elle devait le comprendre par la suite – il avait toujours été là.

Quelle que soit la chose, Emi. Quelle que soit la chose que tu aies... Tu es et seras toujours ma fille.

« Bon, conclut Riccardo en essuyant ses yeux, essayons d'arriver jusqu'à ce taudis avant qu'il fasse nuit. »

Il reprit les valises, lui laissa les sacs de provisions les plus légers et la précéda sur cette hostile Stra'dal Forche, qu'il n'avait pas été si facile de trouver.

Ils n'avaient pas mis les pieds là-haut depuis vingt ans. Quand ils étaient arrivés en bas, à Alma, la Volvo immatriculée à Ravenne avait été tout de suite remarquée. Ils n'étaient pas encore garés sur l'esplanade indiquée

d'un P à l'entrée du village qu'Emilia avait, du coin de l'œil, perçu un léger remue-ménage. Certaines fenêtres s'étaient brusquement fermées, d'autres entrebâillées. Peut-être que c'était sa « paranoïa », comme le lui répétait son père. Mais quand ils étaient descendus de la voiture, une femme corpulente, le tablier noué autour de la taille, était sortie de l'épicerie pour les observer. Sans leur dire bonjour.

Ensuite, lorsqu'ils avaient demandé le chemin pour se rendre à Sassaia – le sentier n'était indiqué sur aucun panneau, aucune carte, et ils ne se rappelaient plus à quel endroit on le prenait –, les deux seuls habitants qu'ils avaient croisés les avaient dévisagés avec tant de méfiance qu'Emilia avait immédiatement commencé à regretter. Un homme les avait dépassés sans répondre, en les fixant comme s'il les reconnaissait. L'autre avait décroché trois mots, pas plus, avec des consonnes si dures, des voyelles si fermées que la seule idée clairement communiquée était celle-ci : ici, des gens d'ailleurs, on n'en voulait pas.

Je me demande à quoi ils s'attendaient : le tourisme, dans la Vallée, n'a jamais existé. Si vous arrivez là, cela signifie que vous pouvez vous prévaloir de liens de sang bien attestés, ou alors vous êtes un intrus, un fouineur, et vous n'êtes pas le bienvenu.

Leurs valises, leurs sacs de provisions remplis à ras bord indiquaient qu'ils étaient venus pour rester. Mais leur parenté avec ce territoire était estompée, tue, et il valait mieux ne pas l'exhumer ; qui sait si quelqu'un ne se mettrait pas à faire des rapprochements, à se souvenir, et donc à jaser, à médire comme le font les êtres humains chaque fois qu'ils en ont l'occasion.

Leur tenue vestimentaire ne plaidait pas en leur faveur. Emilia était accoutrée comme une adolescente – jeans

déchirés, Dr. Martens violets, doudoune vert fluo –, et pourtant, adolescente, elle ne l'était plus. Son père au contraire semblait sorti d'un polar de Simenon, avec ce manteau gris élégant, son pantalon empesé, son cardigan en cachemire. Ni lui ni elle n'avait quoi que ce soit en commun avec les vieux revêches à la barbe hirsute, au feutre rabattu sur les yeux comme c'est l'usage chez nous, au patois âpre.

Emilia avait jeté un coup d'œil à la place du village, la seule, et la reconnaissait peu à peu. Elle y était venue l'été, pendant son enfance, pour accompagner sa tante qui faisait les courses, et pour certaines fêtes religieuses qu'elles avaient passées – elle s'en souvenait maintenant – dans ce restaurant-là, Les Bouleaux, dont il ne restait plus que l'enseigne. L'épicerie, en revanche, était encore en activité et vendait toujours de tout : depuis le pain jusqu'aux produits ménagers et la quincaillerie. Le bar Samourāi lui aussi avait tenu bon, il faisait bureau de tabac et maison de la presse. Un peu plus loin le bureau de poste – comme l'indiquait le panneau accroché à la porte – ouvrait le lundi, le mercredi et le vendredi de huit à douze heures. Pour refermer le cercle, il y avait l'église, la mairie et l'école.

Rien d'autre.

Putain, qu'est-ce que je fous ici ?

Confrontée à la réalité, Emilia s'était posé la question.

Elle n'avait pas besoin de Dieu, ni de retourner à l'école, et encore moins des journaux. De cigarettes, c'est tout ce dont elle avait besoin. Elle en avait tiré une du paquet qu'elle avait dans la poche et l'avait allumée. Elle avait aspiré avec force parce qu'elle commençait à avoir peur. Il y avait une règle inflexible dans sa vie : on ne revient pas sur sa parole. Sinon on est quelqu'un d'infâme. Son

père ne le savait pas, il n'avait pas fréquenté les milieux dangereux. Mais elle, oui, elle l'avait appris, dans sa chair.

Pendant que Riccardo s'obstinait à poser des questions, elle s'était approchée des vitres opaques du Samouraï pour lorgner à l'intérieur. La clientèle, occupée à jouer aux cartes, semblait avoir un âge compris entre les soixante-cinq et les quatre-vingt-dix ans. Alors la voix de Marta lui était revenue :

Pense aux mecs, Emily. À tous ces mecs !

À la razzia qu'on va faire, après ! Et pas de fiancé, jamais.

On les baisera, c'est tout ! L'un après l'autre !

Il lui avait échappé un sourire : si tu les voyais, ces mecs-là, Marta.

Finalement, un berger était passé, avec un troupeau de moutons et ses deux chiens, Rivetti je crois. C'est lui qui avait indiqué à Riccardo l'escalier de pierre creusé dans la terre juste entre le bar et l'épicerie, tellement dissimulé par les ronces et les hortensias desséchés qu'il est impossible de le voir si on n'est pas au courant.

Des orties pointaient entre les marches, Emilia n'en avait jamais vu d'aussi exubérantes. Elles semblaient vouloir barrer le passage aux insensés dans son genre qui avaient cru pouvoir venir s'installer dans un endroit pareil. Un endroit qui la repoussait. Qui n'admettait personne de jeune et vivant. Où quatre-vingts pour cent des maisons étaient inhabitées, oubliées, vides. Mais c'était justement ça, la raison, non ?

Dans le dernier tronçon de la montée, Emilia s'imposa de se fier non pas à ce qu'elle avait vu à Alma ou à la

fatigue que ses jambes portaient, mais à son inconscient. Lequel était ce qu'elle avait de plus désastreux. Mais Venturi avait dit quelque chose de juste : « Nos désirs, nous n'avons aucun pouvoir sur eux, nous devons seulement avoir le courage de les écouter. » Et elle, elle les avait écoutés, séance après séance, tranquilisant après tranquilisant. Elle avait maintenu sans dévier sa volonté de déménager à Sassaia même quand la psy était redevenue aussi con que d'habitude : « Une fille qui a le passé que tu as, Emilia, elle choisit une grande ville, une métropole où elle peut se fondre dans la masse. Pas un trou où on te stigmatise tout de suite.

– Personne se souvient, avait-elle répliqué, ils sont tous morts.

– Justement. Tu veux vivre avec les morts ? Parce que si c'est comme ça, c'est très significatif. » Va te faire foutre, avait-elle répondu mentalement à la psy. Elle s'était levée et était partie. Parce que c'était vraiment une question débile et, pour reprendre l'expression de Marta, Venturi était « une grande frigide qui avait un balai dans le cul ». Mais alors, pourquoi elle pensait encore à ça ?

Elle haletait, maintenant. Son père était épuisé lui aussi. Il semblait impossible que ce sentier prenne fin, qu'il y ait des maisons à l'autre bout, que quelqu'un puisse les habiter dans un siècle tel que celui-ci. Et pourtant, en plein milieu du bois, un panneau blanc apparut, sur lequel était écrit en majuscules noires

SASSAIA, COMMUNE D'ALMA

Et le nid de maisons décrépites de son rêve récurrent se matérialisa tout à coup. Des constructions en pierre aux toits d'ardoise qui tenaient encore debout en

s'agrippant l'une à l'autre. Le soleil les incendiait. Il resplendissait avec tant de puissance qu'on se serait cru en juin plutôt qu'en novembre. Dans cette lumière, même les montagnes avaient l'air nouvelles. Elle-même, peut-être, pouvait devenir nouvelle. Et Venturi n'était qu'un souvenir, passé comme tout le reste.

Parce qu'ici, finalement, c'était *l'après*.

Sassaia, cette année-là, comptait, en tout, deux habitants.

L'un des deux, Basilio Raimondi, avait soixante-quatre ans mais en paraissait infiniment plus. Il n'avait jamais été marié ni fiancé, il avait toujours vécu là-haut, seul, devenant peu à peu un homme si avare de paroles qu'il aurait pu passer pour sourd et muet. Dans la vallée, on l'appelait « le Basilio » – les noms sont toujours précédés de l'article défini dans ces parages – et même si on le traitait avec gentillesse, tout le monde était, au fond, persuadé qu'il n'était pas normal.

L'autre habitant, pas différent du Basilio, c'est moi.

Nous ignorions tous les deux qu'une troisième personne était sur le point de s'ajouter à notre silence. Une femme, plutôt jeune encore, avec des cheveux roux et des taches de rousseur. Si nous l'avions su, je ne sais ce que nous aurions bien pu inventer pour nous défendre de cette intrusion. Rien peut-être, nous aurions juste été mieux préparés et la surprise aurait été moins traumatisante pour nous. Est-il besoin de dire que si quelqu'un décide de vivre dans un village vidé de ses habitants, c'est qu'il veut laisser derrière lui cette saison de la vie où il se passe des choses. Une saison où les événements vous bouleversent, vous déroutent, vous changent. Si nous avions été au courant de l'arrivée d'Emilia, nous n'aurions pas dormi de la nuit. Et effectivement,

à partir de ce jour-là, comme cela se produit, dit-on, quand arrive un enfant, je cessai de dormir.

J'étais descendu au cimetière, ce matin-là. À sept heures pour éviter de rencontrer des gens d'Alma pendant que je passais une peau de chamois sur les photos ovales et que je remplaçais par des chrysanthèmes frais les vieilles fleurs en plastique pleines de poussière.

Ma sœur n'était pas venue. Cette année encore, elle n'avait même pas allégué une excuse boiteuse dans son sempiternel message lapidaire, et je ne m'en étais pas étonné: je ne savais même pas où elle habitait. Depuis combien de temps avait-elle cessé de venir? De partager avec moi la charge des morts, des niches mortuaires empilées, l'échelle pour y accéder, les bougies commémoratives? De me téléphoner?

Se tenir à distance était devenu sa spécialité.

J'étais rentré vers huit heures et demie – je me rappelle le moindre détail de ce jour-là –, j'avais petit-déjeuné d'un œuf cru battu avec du sucre. J'aurais dû aussi prendre une douche, couper ma barbe qui m'arrivait maintenant au niveau des épaules. Mais je n'en avais pas envie: tant pis si on m'appelait «l'ours». Les gens, de toute façon, savaient que je n'étais pas méchant.

Une fois Ofelia avait levé la main et m'avait demandé devant tous ses camarades: «Maître, vous avez quel âge?»

La barbe, à cette occasion, m'avait servi à dissimuler un sourire. «Parce que Michele dit que vous avez trente ans et Marco dit que c'est cinquante.»

Les autres, derrière leurs bureaux, lui faisaient des signes: «Chut, tais-toi, crétine!» J'avais répondu «J'en ai quatre-vingts», et ça m'avait bien amusé.

Comme le 2 novembre était, malgré tout, un jour férié, j'en avais profité pour transplanter les cyclamens

dans des pots plus grands et pour lire jusque tard. C'est seulement dans l'après-midi que je m'étais décidé à corriger les devoirs : une rédaction intitulée « Mon meilleur ami ». J'étais monté au premier étage et je m'étais assis à mon bureau où m'attendaient les copies soigneusement empilées. La première était celle de Martino Fiume, et j'avais tout de suite levé les yeux au ciel.

Il avait douze ans et redoublait le cours moyen deux. La première phrase promettait : « Mon meilleur ami est Nebbia, mon chien. » Et la suivante n'était guère mieux : « Je l'ai trouvé dans un fossé, il était petit, abandonné, et il braulait tellement il était désespéré. » J'avais poussé un soupir, sorti de son étui le crayon bleu qui servait pour les fautes graves et entouré *braulait*.

« Ce n'est pas correct, Martino », avais-je dit à haute voix. Parce que, à force de vivre seul, c'est une de ces habitudes qui rendent le silence supportable. « Je sais que le patois te suffira, dans les montagnes, mais tu dois quand même écrire et parler correctement. »

« Verbe “aboyer”, avais-je écrit dans la marge, à conjuguer au présent et à l'imparfait, copier cinquante fois. » Je venais juste de lever mon crayon lorsque j'entendis deux voix qui n'étaient ni la mienne ni celle du Basilio.

Je me tournai d'un seul coup vers la fenêtre.

Une voix masculine et une féminine, en train d'échanger des plaisanteries et de rire. Les pas venaient dans ma direction, ils s'arrêtèrent juste sous ma fenêtre. Un bruit de clefs, de porte. Je sentis mon cœur, un organe pour lequel j'avais très peu de considération, se mettre à cogner dans ma poitrine aussi fort que si j'avais été pris au piège.

Des voix, à Sassaia, on n'en entendait jamais.

À l'exception de la période qui allait du début juillet au 15 août, lorsque des familles ayant hérité d'une des maisons du hameau sans parvenir à la vendre viennent y profiter de la fraîcheur, le silence était absolu. À part les perdrix, les grands-ducs, les chevreuils, les sangliers ou les cerfs, personne ne poussait jusqu'ici. Le prêtre ne venait plus, lui non plus, ni le facteur ou le cantonnier. Le courrier, on allait le chercher à la poste d'Alma, et les déchets, on se débrouillait pour en avoir le moins possible à descendre sur les épaules jusqu'en bas une fois par semaine. Il y avait bien quelqu'un qui passait, après une grosse averse, pour voir si les maisons ne s'étaient pas écroulées, mais tout seul, sans parler ni rire.

Je quittai mon bureau pour m'approcher de la fenêtre et lorgnai à travers le rideau.

Je ne vis personne. Ce qui me déçut, ou me soulagea. Je n'aurais su dire ce que je préférais. À rester planté là, tout raide, l'oreille tendue vers d'autres possibles bruits, j'imaginai quel jugement on pourrait porter sur moi de l'extérieur : un marginal, un asocial. Vulnérable sous ses vêtements pleins de taches, sa barbe hirsute et son odeur de sous-bois, au point de se sentir menacé par la seule présence de deux inconnus.

J'avais honte d'espionner de cette manière. Pourtant j'écartai le rideau et me penchai un peu au-dessus de la ruelle. Je remarquai que la porte d'entrée de la maison d'en face était grand ouverte et que deux valises étaient posées sur le seuil.

Soudain, je ne sais pourquoi, il me revint en mémoire que la rédaction « Mon meilleur ami », si je l'avais donnée à mes élèves, elle m'avait aussi été donnée par mon institutrice – elle s'appelait Irene –, quand j'étais en cours moyen un. J'avais écrit, textuellement : « Mon meilleur

ami est ma sœur. Elle court plus vite que les garçons, elle grimpe sur les arbres plus vite que les écureuils. Elle a des jambes musclées, pleines de bleus, mais si elle se blesse, elle n'y fait pas attention, parce qu'elle est un roc et gagne toutes les compétitions de courage. » J'avais eu 9 sur 10. J'avais toujours 9 sur 10. À l'époque tout le monde était persuadé que j'avais un esprit brillant, un avenir extraordinaire. Un peu comme on disait du Basilio, quand il était enfant, qu'il deviendrait un grand artiste, et puis il avait fini peintre en bâtiment.

Je refoulai la rédaction et ma sœur dans les oubliettes de ma mémoire, là où elles devaient rester : au froid, dans le noir. Je m'écartai de la fenêtre et revins à mon bureau, me forçant à corriger les fautes, à faire en sorte que l'orthographe et la syntaxe triomphent de mon agitation. Mais le fait que mon cœur et mes souvenirs se rebellent contre mes propres règles était un signal clair de la tournure que les événements allaient prendre avec l'arrivée d'Emilia.

Ils ouvrirent grands les volets de la porte-fenêtre du premier étage et portèrent un matelas sur le balcon pour l'aérer.

J'ai mis les verbes au pluriel mais en réalité, c'est lui seul qui transporta le matelas, les couvertures, les oreillers pour les taper et les secouer fort, juste en face de moi. Elle resta sagement cachée à l'intérieur pendant tout le temps qu'il fit jour.

J'essayais de me concentrer sur le chien de Martino Fiume, sur son écriture digne de l'école maternelle, mais je ne cessais de lorgner, à travers le rideau, la silhouette de cet homme d'âge mûr, franchement trop bien habillé,

qui battait et secouait la literie en criant d'un air contrarié quelque chose à propos des acariens qui, c'était sûr, proliféraient dans la laine.

Je me demandai ce que pouvait signifier ce matelas : quelques nuits, une semaine ? Une inspection en prévision de l'été ? Ou alors ils avaient décidé de vendre la maison de la Iole ? J'avais une certitude et une seule : personne n'allait venir à Sassaia pour s'y installer. Encore moins un citadin comme celui-là, avec sa chemise blanche et les boutons de manchette qui brillaient à ses poignets. Qui donc pouvait vivre, de nos jours, sans la TNT ?

Et ce fut justement cela, le premier obstacle : la télévision.

Car Emilia pouvait bien s'acharner, se désespérer et chambouler toutes les pièces, de télévision il n'y en avait pas et il ne pourrait jamais y en avoir. Alors je prends congé de moi-même au moment où je suis aux prises avec les rédactions de mes élèves pour passer à l'intérieur de la maison d'en face et reconstruire les événements tels que je devais les apprendre par la suite.

Emilia était sûre de se souvenir que tante Iole passait des heures devant la télé le soir. Elle était même capable de dire le titre de l'émission : *Inspecteur Derrick*.

« Tu confonds avec la tante de Ravenne... lui répondit son père.

- Partout, il y a une télévision !
- Dans ce cas, partout, il y a une route goudronnée. »

Emilia se laissa tomber sur une marche de l'escalier en colimaçon, en proie à un découragement qu'elle n'avait pas prévu. L'état de la minuscule salle de bains exposée au nord, une vraie glacière, elle s'en fichait, comme elle

se fichait de la chambre sans électricité. Elle était habituée à un mode de vie spartiate et ne s'en était jamais plainte. Avoir l'air de faire des chichis, c'était le pire qui pouvait vous arriver, dans certains milieux. Elle n'avait jamais fait d'histoires pour un petit confort en plus, mais la télévision n'était pas un confort : c'était le salut. La chaloupe capable de vous tenir la tête hors de l'eau quand la tension montait, les voix aussi, et puis les mains ; ou quand la dépression sévissait et vous entraînait vers le bas, sans fond.

« Ce n'est pas une tragédie. » Riccardo apparut en bas de l'escalier avec un sourire capable de dédramatiser le pire. « Ça veut dire que tu liras un peu plus ! »

Emilia plissa les lèvres d'un air dégoûté. Elle repensa à la fois où on l'avait convaincue de participer à un atelier de lecture et d'écriture : pour le bonus qu'elle en tirerait, pas plus que ça. L'enseignante était une écrivaine d'âge moyen qui avait la bouche pleine de grands mots, de bons sentiments, de perspectives radieuses ; au milieu de la deuxième séance, Emilia avait éprouvé un ennui terrible, épidermique, comme une démangeaison, au point de lever la main. Elle qui ne s'exposait jamais avait senti le besoin urgent d'interrompre ce flot de conneries : « Vous êtes en train de nous dire que les mots soigneront nos blessures ? Que lire un livre, ça peut nous racheter ? Vous croyez qu'on est idiots ? Sortez de votre vie et passez de ce côté-ci, pour vivre la nôtre. »

Marta avait été fière d'elle. Elle avait lancé un coup de sifflet, deux doigts dans la bouche, formidable. Elles avaient presque crié et applaudi. L'écrivaine s'était embrasée. Alors elle, Emilia, s'était levée – triomphante, indignée – et avait quitté le cours. Marta lui avait passé un bras autour des épaules et donné un baiser derrière l'oreille qui valait mille fois plus que le bonus.

« Pa', il faut qu'on achète une télé. Maintenant.

– Tu sais combien de temps il faut pour descendre en ville et revenir ? Et puis, commençons par trouver un électricien, il n'y a pas d'antenne.

– Mais moi je peux pas m'endormir sans la télé, c'est pas possible. »

Son père hocha la tête : « Je te l'avais dit, que c'était une folie. La psychologue te l'avait dit, l'assistante sociale aussi... Rentrons à la maison.

– Mais qu'est-ce que tu racontes, putain ? », hurla Emilia.

Le visage bouleversé, les yeux écarquillés. Sa vie était une trame fragile, tendue au-dessus d'un abîme dans lequel elle risquait à chaque instant de dégringoler. « De quelle putain de maison tu me parles, là ? »

Riccardo conserva son calme, tâchant de la calmer aussi.

« Pour quelques nuits, il ne se passera rien.

– Je reviendrai jamais, *jamais*, à Ravenne !

– Alors, trouvons un hôtel à mi-chemin et reconsidérons le projet.

– Je veux rester ici. » Emilia était au bord des larmes. « Pourquoi tu veux pas comprendre ça ? »

Riccardo la fixa d'un air sévère : « Alors montre-moi que tu es adulte, oublie *Loft Story*, *Koh-Lanta* et toutes les idioties que tu regardes. Au lieu de te plaindre pour ce qui manque – il lui tendit un vaporisateur d'eau de javel – occupe-toi des sanitaires dans la salle de bains. »

Ils se mirent tous les deux à nettoyer rageusement, sans parler, pour ne pas penser, je crois. De son côté, il vérifia qu'il y avait bien dans la cuisine un coin où on pouvait capter le réseau, et que le poêle, le cumulus et le frigo fonctionnaient. Elle abîma ses ongles vernis en violet contre les carrelages de la salle de bains, gratta à

fond les traces noires sur les joints, cet Aldo devait avoir une notion très approximative de la propreté.

Après la salle de bains, elle passa dans ce qui allait devenir sa chambre : une tapisserie à fleurs tachée d'humidité, une poupée en plâtre avec des yeux de verre perplexes assise sur une chaise capitonnée, et un sombre lit de bois avec incrustations de marqueterie qui faisait penser à une pension catholique ou à un couple pratiquant solennellement la chasteté.

Je ne m'endormirai jamais ici, pensa Emilia. Elle souleva de la commode le chandelier en cuivre, les bougies et les allumettes que le parent de confiance avait mis là pour qu'elle puisse triompher de la nuit. Elle les observa longuement et se rendit compte que ça allait être un combat très dur.

Ensuite, la rejoignant, Riccardo rentra les vieux draps en chanvre, une couverture de laine qui pesait une tonne, les oreillers, le matelas ; puis, ensemble, ils firent le lit et donnèrent un coup de balai sur le plancher qui grinçait : ils préféraient s'accrocher aux choses concrètes plutôt que de se disputer à nouveau. Le jardin à l'arrière de la maison devenu une vraie jungle, le grenier réduit en une unique toile d'araignée, ils s'en occuperaient plus tard. Pour le moment, ils tâchaient de profiter de l'air parfumé de châtaigniers, tiède et faussement printanier, qui entrait par toutes les fenêtres en même temps que mon regard.

Le soleil commençait à se cacher derrière le Monte Cresto lorsqu'ils cessèrent de s'activer. « On mange un sandwich et je m'en vais », lui dit son père.

Rien qu'à entendre « je m'en vais », Emilia sentit le sol se dérober sous ses pieds. Elle le suivit à contrecœur en bas de l'escalier, dans cette cuisine étroite du rez-de-chaussée

qui, comme toutes les cuisines de Sassaia, était sombre et humide, et ressemblait plutôt à une taverne.

Elle aida son père à couper le pain, à détacher les tranches de jambon du papier de la charcuterie, se mordant les lèvres pour s'empêcher de lui dire: « Reste. » Ils s'assirent avec les sandwiches sur le canapé, celui-là même sur lequel tante Iole avait passé des heures, des jours, des années, sans jamais regarder la télévision: était-ce possible? Dans le rectangle de lumière qui provenait de la fenêtre, ils s'écoutèrent mâcher, déglutir, à nouveau incapables de se parler.

Peut-être, pensa-t-elle, revivait-il lui aussi « le traumatisme de la séparation ». Une des expressions préférées de la psy, et très certainement aussi de l'écrivaine. Allez savoir pourquoi toutes ces femmes qui menaient une carrière, réussissaient et faisaient les bons choix, avaient toujours une définition pour chaque problème. Emilia aurait voulu retourner à l'atelier d'écriture pour lever la main: « Madame *lire-nous-guérît*, écoutez bien ces cinq mots: le trauma de la séparation. Vous allez m'expliquer ce qu'ils veulent dire, putain? Pour de vrai, *concrètement*? » Chaque fois qu'elle les entendait prononcer, ces mots lui semblaient frigides, inutiles. Alors qu'elle était là, elle, et qu'elle était mal. Et le mal est chaud. Il vous brûle à la racine, il vous anéantit.

Ils mangèrent les sandwiches à moitié seulement, ils n'avaient pas faim. Ils burent deux verres d'eau glacée. Son père s'efforça de plaisanter: « La première bonne raison de vivre à Sassaia. » Il contempla son verre. « Je vais même tenter de nous faire un café avec cette eau, voyons ce que ça va donner. »

Il était bien normal qu'une fille de son âge s'en aille vivre seule, encore plus dans un lieu et une maison qu'elle

avait choisis elle-même, s'entêtant jusqu'à l'épuisement dans sa décision. Mais la vérité était celle-ci : de normal, dans leur histoire, il n'y avait franchement rien.

« Cette cafetière, elle n'a pas dû servir depuis quinze ans. »

Voilà, c'était justement ces quinze années, le problème. Ou plus exactement : quatorze ans, quatre mois et neuf jours.

Ils attendirent que le café ait monté dans la petite cafetière, ils y mirent deux bonnes cuillerées de sucre, mais il demeura parfaitement imbuvable. Son père lava les deux tasses dans l'évier, jeta un coup d'œil autour de lui pour trouver un ultime torchon à ranger.

Puis, avec un sourire triste, il capitula.

« Bon, alors j'y vais, répéta-t-il. Quatre cents kilomètres, ça fait beaucoup. Si je trouve de la circulation, je risque de ne pas arriver à temps pour ce dîner dont je t'ai parlé.

– T'as pas à te justifier. »

Ils étaient habitués à ne pas vivre ensemble, mais maintenant ce n'était pas parce qu'ils y étaient obligés : ils l'avaient choisi. Emilia sentait une angoisse nouvelle monter sous son sternum. Une sensation semblable à une petite mort qui contenait aussi – et c'était là la nouveauté – un frisson d'adrénaline.

Riccardo reprit son portefeuille, sa montre et les clefs de la Volvo qu'il avait laissés sur le buffet. « Écoute-moi, lui recommanda-t-il, ne perds pas de temps, bouge-toi : commence tout de suite, dès demain, à porter ton CV en ville. Et utilise au mieux ces deux barres de signal sur ton téléphone, appelle-moi, quel que soit le problème. Ne fais pas la fièvre, ne te bute pas. Il suffit de quatre heures, et je suis là.

– Je vais me débrouiller », répliqua Emilia. Debout à côté de la table, une main appuyée dessus, parce que ses jambes tremblaient.

« Je sais. C'est juste que je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. »

Emilia plissa le front. Un instant auparavant elle était sur le point de s'effondrer, et tout d'un coup elle éclata de rire : « Pap', t'es sérieux ? Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive *ici* ? Qu'est-ce que tu veux qu'il m'arrive *de plus* ? »

C'était déjà arrivé : *tout*.

Riccardo ne rit pas, il écarta les bras. Elle s'y laissa tomber. Ils s'étreignirent, fermant les yeux, respirant profondément. Puis son père, la bouche pleine de larmes, lui dit : « Emilia, on s'en est sortis. »

Ils s'écartèrent l'un de l'autre. Il enfila son manteau, se retourna et referma la porte sans lui dire au revoir, parce qu'il n'y avait pas d'au revoir possible. Et quand il fut parti, une torche à la main, alors que le ciel avait déjà bruni, quand le bruit de ses pas sur les cailloux de Sassaia disparut, englouti par le bois, Emilia se retrouva sous le cône de lumière électrique du lustre, dans la vieille cuisine de tante Iole. Seule.

Elle fixa soudain la porte.

Le verrou, la serrure.

Elle pouvait l'ouvrir et sortir quand elle voulait. À n'importe quel moment, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Sans demander la permission. Sans devoir la mériter. Elle pouvait simplement se lever, et sortir.

Cette pensée la glaçait.

La brûlait.

Provoquait en elle une excitation sourde qui courait le long de son dos.

Elle s'approcha sur la pointe des pieds, telle une voleuse qui épie à travers un judas. Son cœur battait la chamade, comme après un orgasme.

Elle posa les doigts sur la poignée, fit le geste de l'abaisser.
Pas encore, se dit-elle.

Elle monta à l'étage en courant, pieds nus comme une gamine. Elle planta les bougies dans le chandelier en cuivre et les alluma toutes. Elle ouvrit la valise, en sortit le petit lecteur de CD stéréo qui était un des objets les plus chers au monde pour elle. Elle l'emporta dans la salle de bains où l'électricité fonctionnait, le brancha. Elle sentit le courant couler dans son corps.

Aucune nouvelle vie n'était possible, et elle le savait : le futur s'était terminé il y avait bien longtemps. Pourtant, ce CD-là était son préféré.

Elle appuya sur Play, monta le volume au maximum. Elle revint dans la chambre et se mit à danser. En remuant les hanches, les cheveux dénoués, elle passa du Glassex sur le miroir de la commode et les vitres de la porte-fenêtre. Pour la première fois dans l'histoire de Sassaia, une musique de boîte de nuit se répandait à travers les ruelles désertes, les maisons inhabitées, effrayant les animaux, faisant soudain lever la tête du Basilio et la mienne, moi qui n'avais cessé toute la journée d'épier et de tendre l'oreille.

Je la voyais enfin.

C'était un spectacle émouvant, à me fendre le cœur.

Une fille.

Qui dansait.

À la lumière des bougies.

Avec un spray de lave-vitres à la main.

Dans la maison d'en face.

Perdue, avec moi, au milieu des montagnes.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

www.lianalevi.fr

Ce livre a été traduit grâce à une aide du ministère italien des Affaires
étrangères et de la Coopération internationale /

Questo libro è stato tradotto grazie a un contributo del Ministero degli
Affari Esteri e della Cooperazione Internazionale italiano.

Titre original: *Cuore nero*

© Silvia Avallone, 2023.

First published by Rizzoli,

a department of Mondadori Libri S.p.A., Milano

This edition is published by arrangement with Silvia Avallone
in conjunction with its duly appointed agents MalaTesta Lit. Ag.,
Milano, Italy, and Books And More Agency # BAM, Paris, France.

All rights reserved.

© 2025, Éditions Liana Levi, pour la traduction française

Couverture : Denis Hoch

Photo : © Anna Tolipova/Alamy

Cette édition électronique du livre *Cœur noir* de Silvia Avallone
a été réalisée en mai 2026 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-1262-9)

ISBN ePub : 979-10-349-1264-3